Marin de Viry

Tous touristes

Café Voltaire

Flammarion

Extrait de la publication

Marin
de Viry
Tous
touristes

« Si le monde
est un vaste *dance floor*
sans frontières,
le mot “tourisme”
a-t-il encore un sens ? »

Café Voltaire

Flammarion

editions.flammarion.com

10-III N Création Studio Flammarion

Tous touristes

Extrait de la publication

Déjà parus dans la collection Café Voltaire

Jacques Julliard, *Le Malheur français* (2005).
Régis Debray, *Sur le pont d'Avignon* (2005).
Andreï Makine, *Cette France qu'on oublie d'aimer* (2006).
Michel Crépu, *Solitude de la grenouille* (2006).
Élie Barnavi, *Les religions meurtrières* (2006).
Tzvetan Todorov, *La littérature en péril* (2007).
Michel Schneider, *La confusion des sexes* (2007).
Pascal Mérigeau, *Cinéma : Autopsie d'un meurtre* (2007).
Régis Debray, *L'obscénité démocratique* (2007).
Lionel Jospin, *L'impasse* (2007).
Jean Clair, *Malaise dans les musées* (2007).
Jacques Julliard, *La Reine du monde* (2008).
Mara Goyet, *Tombeau pour le collège* (2008).
Étienne Klein, *Galilée et les Indiens* (2008).
Sylviane Agacinski, *Corps en miettes* (2009).
François Taillandier, *La langue française au défi* (2009).
Janine Mossuz-Lavau, *Guerre des sexes : stop !* (2009).
Alain Badiou (avec Nicolas Truong), *Éloge de l'amour* (2009).

Extrait de la publication

Marin de Viry

Tous touristes

Café Voltaire
Flammarion

Extrait de la publication

Du même auteur

Pour en finir avec les hebdomadaires, Gallimard, 1996.
Le Matin des abrutis, Lattès, 2008.

© Flammarion, 2010.
ISBN : 978-2-0812-3193-1

Extrait de la publication

I

Les ploucs utiles de Paul Morand

En butinant dans la presse de ces dix dernières années, crayon à la main, j'ai vu s'organiser la question du tourisme autour de quelques franches oppositions entre le bien et le mal. « Scénarisation » du récit oblige, on a, dans le désordre, les improbables bipèdes suivants : le tourisme sexuellement pas correct *versus* le tourisme sexuellement correct ; le tourisme destructeur de sa destination *versus* le tourisme respectueux de sa destination, voire réparateur des dégâts commis par les colons ou les touristes antérieurs ; le tourisme engagé *versus* le tourisme sans conscience politique, sociale, environnementale ; le tourisme comme stupide parenthèse ensoleillée d'oubli *versus* le tourisme enrichissant pour l'âme, à base de

Extrait de la publication

communion avec la nature, le cosmos, l'autre, la sagesse, les religions ; le tourisme-voyage, long, autonome, singulier, ouvert aux aléas, *versus* le tourisme encadré, à base d'événements prédéterminés.

Les thèmes étant souvent présentés de cette manière facilement excitante et binaire, les conclusions s'imposent avec une fausse évidence. Celui qui n'est pas pour la correction sexuelle, la responsabilité par rapport à la destination et ses habitants, la supériorité du voyage plein d'enseignements sur la balade sans conscience, etc., est un suppôt de l'erreur, et pour le dire net, un agent du mal. C'est un indécrottable touriste, au sens péjoratif du terme, c'est-à-dire quelqu'un d'égaré, d'incompétent, un badaud hagard qui ne survit que parce qu'il est pris en charge par des encadrants. Une marchandise ballottée. En conséquence et pour son bien, le touriste sexuel a besoin d'être soigné ou judiciarisé, le touriste idiot a besoin d'être réveillé, et le touriste irresponsable, responsabilisé. À tous ces ploucs on oppose le beau et noble voyage, on leur fait des phrases sur le rapport de Stendhal avec l'Italie, ou sur l'admirable Nicolas Bouvier (je rappelle en passant aux bonnes âmes que

Extrait de la publication

Stendhal était aussi un furieux touriste sexuel, de surcroît absolument décomplexé). Bref, nous baignons dans cette ambiance d'évidence qui caractérise le manichéisme, et qui avance en se protégeant par d'intimidantes références culturelles, généralement lues de travers.

Je lis par exemple que le tourisme destructeur de sa destination se voit heureusement contrebattu par un nouveau tourisme, respectueux de son lieu de villégiature, et qui, dans le meilleur des cas, aurait même un rôle réparateur des dégâts commis par les touristes antérieurs, voire les colons qui les auraient précédés.

J'ai du mal à m'opposer à cette idée. Je ne me vois pas soutenir qu'il est de mon droit de me soulager dans les bassins du Taj Mahal, qu'il est légitime de piétiner le Parthénon jusqu'à sa destruction, de carboniser les grottes de Lascaux, de desceller les Pyramides par petits bouts, de refiler ses mycoses à la Joconde, de recoloniser le Maghreb. Il s'agit d'un débat assez péniblement pré-tranché. Quelle est la conclusion aussi évidente qu'improbable de ce faux débat ? Il s'agit de transformer le bon vieux touriste, destructeur sans

malignité, en réparateur socioculturel. En pénitent de ses anciens péchés de touriste de masse… Cela pose un redoutable problème pratique : Comment conscientiser les sauterelles ? Les amener au sentiment intérieur du mal qu'elles font ? Que leurs ancêtres ont fait ? À se représenter leurs ravages sur les lieux qu'elles investissent ? Comment créer une nouvelle classe de pèlerins du Bien, du Mieux ? Comment trouver la formule à transformer les plaies d'Égypte en onguent miraculeux ?

C'est donc un de ces pénibles débats qui est déjà fini avant d'avoir commencé, et qui n'offre que la paradoxale et courte satisfaction d'être en lutte avec tout le monde contre un ennemi absent. Considérant ceci, un soupçon me traverse l'esprit : ne s'agirait-il pas plutôt de créer une sorte de halo idéologique, d'apparence rigoureuse et de réalité fumeuse, débouchant sur un droit à mépriser les sauterelles, à condamner les prédateurs, à moquer les ravages des moutons ? Ne s'agirait-il pas de créer une chaleureuse « équipe du bien » ?

Le cas du tourisme sexuel renforce ce premier soupçon. Là aussi, on me propose d'être *contre* le tourisme sexuel. Très bien. Pour que

Extrait de la publication

la question soit débattue de façon équilibrée, il faudrait qu'au moins un contradicteur se présente et prenne le parti d'un consommateur invétéré de prostitution discount, à l'œil torve, ou d'un pédophile à bedaine et en short. Curieusement, il n'y a pas beaucoup de volontaires. Nous faisons donc face, là encore, à un joli oxymoron, bien net : c'est un débat sans contradicteur. C'est quand même un peu gênant, sur le plan logique.

Probablement un peu gêné de ne pas avoir d'adversaire, et dans l'espoir d'avoir l'air de triompher de quelque chose et non de rien, les contempteurs du tourisme sexuel ont bien essayé un temps, dans les pages des journaux consacrées aux débats, d'enrôler au moins une hyène lubrique dans le camp adverse : ils ont tenté de faire endosser à Michel Houellebecq le rôle de zélateur de la prédation des corps exotiques, en s'appuyant sur les développements concernant ce type de tourisme dans *Plateforme*. Finalement, quelqu'un s'est rappelé que cet auteur avait écrit une œuvre de fiction, difficile à faire passer pour un manuel positif d'idéologie sexuelle coloniale. L'opération a donc tourné court. À ce jour encore, aucun apologiste de la prostitution forcée et de

la pédophilie ne s'est spontanément présenté au prétoire. Résultat : des mètres cubes d'encre ont coulé dans le même sens : nous dire qu'il ne faut pas dépenser son argent au profit des filières de prostitution, surtout quand elles exploitent des mineurs, filles ou garçons. Même un peu appuyé, ce rappel à la légalité et à la décence me va bien. Va bien à tout le monde. C'est probablement qu'il n'y a pas de débat.

Dans cette affaire de tourisme sexuel, si le vote abolitionniste est unanime, les faits, en revanche, persistent. Si on en croit en effet les documents d'Interpol et des agences internationales spécialisées dans la lutte contre l'industrie illégale de la prostitution, notamment des enfants, on estime à 10 % le taux de tourisme sexuel dans l'ensemble du secteur. Sur 800 millions de touristes par an environ au niveau mondial, il y aurait donc 80 millions de personnes qui se déplaceraient pour ce motif. Quand la morale est contredite par la demande, l'économie prend le relais de la morale. On n'a en effet jamais vu une demande annuelle de 80 millions de personnes s'exprimer sans qu'une offre s'organise pour la satisfaire. La bonne question est de savoir si

la morale et l'économie vont se faire des concessions réciproques, et lesquelles. Le compromis est très probable, car la morale ne sera jamais satisfaite du tourisme sexuel, et l'économie ne renoncera jamais à ce marché. Il est évident que le tourisme sexuel est un mal. Il est non moins évident que ça ne va pas plus s'arrêter que le trafic de drogue. Sur un plan personnel, il est moralement préférable de ne pas pratiquer le tourisme sexuel. Mais à un niveau général, ce problème n'a pas de solution morale. La réponse est d'abord économique ; mais là, ça se complique, et donc ça devient moins vendeur. Ce qui est simple et vendeur, c'est d'écrire un article enflammé sur le mal sexuel. Faire monter la mayonnaise de l'indignation. Dessiner le portrait-robot du coupable : un sournois entre deux âges en tongs, avec une libido sale et un pouvoir d'achat obscène et corrupteur. Et lui tomber dessus. Éternelle recette du maoïsme communicant : fabriquer un petit bouc émissaire de papier pour satisfaire l'instinct sacrificiel du public. Et engendrer, du coup, un touriste qui se pense comme étant sexuellement correct parce qu'il ne paye pas pour faire l'amour.

Mettons un tout petit peu en perspective l'être moral de ce touriste sexuellement correct qui est d'accord avec la presse pour être dans le bon camp. Et commençons par le prendre en vacances, en pleine activité touristique. Chacun sait, c'est statistique, que les vacances sont le temps d'une intense activité sexuelle. Personne n'a rien contre. Tout le monde trouve ça correct. Allons-y gentiment. Montée des températures, temps libre supplémentaire, consentement généralisé : c'est mécanique. Notre touriste fait gentiment la fête sexuelle, en profitant de ce qui lui est donné gratuitement. Il gagne quelque chose d'important : du plaisir. Le moment où ça commence à devenir intéressant, c'est lorsqu'il est tenté de mépriser les « perdants » qui doivent mettre la main au portefeuille pour obtenir la satisfaction qu'il a gratuitement. À ce moment, il devient un client pour l'indignation. S'il se croit autorisé à exprimer son mépris envers celui qui paye parce qu'il ne peut pas avoir d'occasion sexuelle sans le secours de l'argent, il franchit un cap ontologique : il est devenu un parfait crétin. Qui peut butiner dans la presse des éléments de langage idéologique.

Extrait de la publication

Toujours pendant ce temps « érotisé » des vacances, prenons au contraire le point de vue de quelqu'un qui, en raison de son peu d'attractivité, est tenu à l'écart de la fête, et n'a pas d'autres occasions de relations sexuelles que celles qu'il paye. Si la souffrance du manque est telle qu'il décide de passer par-dessus ses inhibitions morales et la perspective d'éventuelles complications juridiques, il payera, car pour lui la misère sexuelle vaut mieux que la mort sexuelle. C'est embêtant à entendre, mais c'est comme ça. Peut-être même considérera-t-il que la relation qu'il aura avec un ou une prostitué(e) ne sera pas tout à fait misérable, tout simplement parce que l'échange de deux misères n'en fait pas forcément une troisième. Pas complètement, pas à tous les coups. Après tout, deux êtres se rencontrent… Peut-on dire qu'il n'y a absolument aucune humanité entre le bourreau et sa victime ? Certainement pas, jamais, et c'est bien ça le drame. Ce n'est pas parce qu'il n'y a pas d'amour qu'il n'y a pas d'humanité. L'humanité survivra à l'amour. C'est d'ailleurs ce qu'elle est en train de faire.

Autrement dit cet être est un misérable, disons plutôt un nécessiteux, et qui le sait probablement. Mais la question est de savoir s'il

Extrait de la publication

est intelligent de mépriser les misérables. Il n'est pas interdit de délibérer sur cette tentation du mépris qu'on voit partout, en se demandant si elle ne relève pas, assez bassement, du désir d'avoir le beurre de la sexualité correcte, et l'argent du beurre d'une petite jouissance de confort moral. Et j'en viens vite à conclure que ce combat contre le tourisme sexuel débouche plutôt sur la victoire de la mauvaise jouissance d'une très problématique supériorité morale, que sur la libération des prostituées thaïlandaises. Et que toute cette opération sert au confort des bigots plutôt qu'à l'assèchement des bordels.

Je veux bien approuver la lutte contre le tourisme sexuel, mais je ne veux pas m'en servir de prétexte pour traiter les nécessiteux de salauds. Je voudrais bien réintroduire une espèce de miséricorde – de cordialité avec la misère – dans le sujet, ou de pitié. Et j'accorde ma pitié, dans l'ordre décroissant : a) aux victimes des réseaux de prostitution, b) aux miséreux sexuels qui s'en servent, et enfin c), mais en dernier lieu, et un peu par principe et en tordant le nez, à ceux qui ont la chance d'avoir des relations sexuelles consenties et gratuites, et qui trouvent confortable de traiter

Extrait de la publication

de ploucs les cochons de payants. Un nanti indigné contre les misérables est un client dont la cause morale est difficile à plaider.

Au fond, la conclusion de tous ces débats assène lourdement qu'il vaut mieux être Paul Morand à Venise en 1930 qu'un *salary man* japonais en goguette au palais des Doges ; proclame que Nicolas Hulot respectant la glace au pôle Nord est un type bien, tandis qu'un banquier piétinant la barrière de corail est un personnage ignoble ; ou encore affirme doctement qu'un anthropologue fasciné par la sagesse des Dogons est supérieur à un acheteur de cartes postales décervelé ; ou, enfin, qu'un amour romantique à Éphèse est un truc bien, tandis qu'une séance de *body body fuck* en terre asiatique est une atteinte insupportable à la dignité humaine…

Il s'agit de nous expliquer bêtement qu'il y a un tourisme moralement et intellectuellement chic, et un tourisme plouc.

Prenons le couple chic-plouc, mettons-le à Venise, et photographions leur description selon cette belle grille de lecture. Le touriste chic a le droit de marcher, le plouc n'a le droit

Extrait de la publication

que de piétiner. Le premier sublime la ville, le deuxième l'enfonce dans la lagune. Le premier rajoute de la valeur culturelle par ses aperçus intelligents, le deuxième a le statut dévastateur d'une fiente acide. Le premier a l'œil relié au cerveau, le deuxième, à un caméscope.

Ce plouc est merveilleusement utile. Il permet de se différencier de la médiocrité. Il y a juste un problème : il n'existe pas, ou plutôt il n'existe que comme catégorie journalistique.

Ce n'est pas tout à fait par hasard que j'ai placé à Venise cette très faible opposition entre un tourisme aristocratique et un tourisme sans noblesse. C'est en pensant à Paul Morand, auteur d'un *Venises* avec un « s », qui retrace les impressions de toute une vie marquée par ses fréquents voyages dans la Sérénissime. Loin de moi l'intention de nier le talent de Morand. Je pense toutefois que son œuvre, imaginative et nerveuse, est un immense bar à salades qui cache quelque chose d'inavouable, une cuisine de l'âme mal tenue. Et je crois que cet inavouable a un rapport avec l'obsessionnelle question suivante : suis-je vraiment l'aristocrate que je dis ? Il ne le pense pas, il se convainc qu'il le pense. Moins il le pense, plus il s'en

Extrait de la publication

convainc. Moins il le sent, plus il épice sa différence avec le commun. Regardez cet air inquiet quand il bombe le torse devant un bolide allemand… Pour Morand, écrire, c'est déguiser sa fatuité, parfumer sa haine de soi. Cette pseudo-aristocratie de l'esprit ne parvient à capter les prestiges de la noblesse que pour les gogos. Au poids, à la « phrase » et à l'épate. Morand a encouragé de toutes ses forces l'habitude profondément vulgaire de ne s'intéresser à son prochain qu'à la condition qu'il épouse les mouvements de son amour-propre. Pour être exact, les véritables amis de Morand sont ses ploucs imaginaires. Sans eux, il devient eux. Grâce à eux, il peut monter son spectacle de Morand-l'aristocrate. Le touriste Morand ne voyage que dans son mépris pour les ploucs et surtout, dans son inquiétude d'en être. De ce point de vue, il est très contemporain. Je ne connais aucune œuvre qui dise mieux la catastrophe de la comparaison.

Si l'on veut cesser de penser le tourisme, faisons comme Morand et les médias : posons au bon touriste.

Extrait de la publication

Table

I. Les ploucs utiles de Paul Morand .. 7
II. Conversations avec des hommes de l'art 21
III. « Ça doit venir de loin, c'est japonais » 31
IV. Retour à la maison 57
V. Du tourisme pré-atomique 79
VI. Du tourisme atomique 93

Extrait de la publication

Mise en page
PCA
44400 Rezé

N°édition : L.01ELJN000286.N001
Dépôt légal : mars 2010

Extrait de la publication